

MARCEL MORÉ

**LA FOUDRE
DE DIEU**

nrf

GALLIMARD

***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© Éditions Gallimard, 1969.***

à *André Dardennes*

PRÉFACE

Si tous les articles que j'avais cru bon de réunir dans Accords et dissonances s'arrêtaient, sauf l'un d'eux, en 1944, ceux qui constituent le présent recueil leur font suite dans le temps. Mais, alors que les premiers avaient paru à l'origine dans des publications hebdomadaires ou mensuelles fort diverses, ceux que l'on rencontrera dans les pages qui suivent ont tous vu le jour, cette fois encore à l'exception d'un seul, dans une même collection de Cahiers édités par « Le Seuil » entre les années 1945 et 1955, sous le titre : Dieu vivant. Et, pour que l'on puisse mieux saisir la portée des articles publiés à nouveau dans ce volume, il n'est peut-être pas inutile de dire quelques mots des circonstances qui ont permis la naissance, puis l'essor de ces Cahiers.

Dans la préface d'Accords et dissonances, j'ai expliqué comment, dans les années qui ont précédé immédiatement la dernière guerre mondiale, j'étais entré en contact suivi avec deux milieux fort différents : d'une part avec les collaborateurs d'Esprit, qui, presque tous, s'intéressaient aux problèmes religieux soulevés de nos jours par le christianisme, d'autre part avec des littérateurs, poètes, philosophes ayant entretenu des relations plus ou moins directes avec le surréalisme à l'époque de ses premières manifestations. Si, en 1940 après l'exode, beaucoup de ces derniers préférèrent rester en zone libre, les autres, pour le plus grand nombre, regagnèrent Paris. Et comme leur activité paraissait quelque peu réduite du fait de l'occupation allemande, j'eus l'idée, puisque les dimensions de l'appartement que j'occupais alors m'en don-

naient la possibilité, de les réunir quatre ou cinq fois par an en vue de conférences (avec discussions) qui, étant donné la tendance d'esprit de la majorité des participants, s'orientèrent dès le début vers des sujets concernant presque uniquement le monde religieux. La première ayant eu lieu en juillet (ou août) 1940, elles se prolongèrent jusqu'à la fin de la guerre, et même au-delà, mais alors d'une manière de plus en plus espacée.

Pour donner une idée des questions traitées, je me permettrai de rappeler, un peu au hasard, la conférence du pasteur Bosc sur Karl Barth, celle du Père Féret sur l'Apocalypse, également une du Père Teilhard de Chardin sur L'Homme planétaire qui fut le sujet d'attaques assez vives de la part de Gabriel Marcel et de Berdiaeff. Georges Bataille lui-même a consacré à l'exposé de ses thèses sur le « Pêché » une séance à laquelle prirent une part active le Père Daniélou et Pierre Klosowski. J'aurai d'ailleurs l'occasion de revenir plus loin sur cette conférence qui a été publiée, avec le débat qui a suivi, dans le numéro 4 de Dieu vivant.

Les auditeurs? Il n'y en eut guère plus d'une vingtaine à la première de ces réunions, mais, comme à chacune d'entre elles, des habitués amenaient des amis avec eux, et que ceux-ci, à leur tour, ne tardaient pas à en faire autant, leur nombre s'accrut assez rapidement et, vers la fin des hostilités, il dépassa quelquefois le chiffre de cent cinquante, sinon celui de deux cents. Ainsi, au cours des années 1940-1945, se constitua un petit noyau d'intellectuels qui aurait pu être qualifié d'œcuménique du fait qu'on y rencontrait aussi bien des catholiques que des protestants, des orthodoxes et même des philosophes qui, sans être croyants, s'intéressaient néanmoins aux formes les plus récentes de la pensée religieuse.

Une fois la guerre terminée, on ne tarda pas à se demander si le mouvement qui avait pris ainsi naissance durant l'Occupation ne pourrait être prolongé au moyen d'une publication qui paraîtrait, sinon tous les mois, du moins trois ou quatre fois par an, et dont les Comités de direction et de lecture seraient composés de membres ayant participé très activement aux colloques que je viens d'évoquer. Ce projet fut rapidement approuvé par les uns et les autres, et, dès le premier trimestre de 1945, parut au « Seuil »

le premier numéro d'une collection qui portait, je l'ai déjà dit, le nom de Dieu vivant. Au départ, le Comité de direction se composait de Maurice de Gandillac, Louis Massignon et moi-même, le Comité de lecture de Gabriel Marcel (catholique), Pierre Burgelin (protestant), Wladimir Losski (orthodoxe) et Jean Hyppolite (philosophe). Chaque numéro devait contenir un liminaire (signé par un ou plusieurs des membres directeurs), cinq ou six articles, des chroniques et une revue de livres.

Il est inutile de faire observer que, tenu compte des circonstances qui avaient donné naissance à ces Cahiers, leur objet principal était le christianisme. Et d'ailleurs le titre parlait de lui-même. Mais le christianisme peut être envisagé sous bien des aspects. Pour ma part, je n'aurais certainement pas participé à la fondation de ces Cahiers ni à leur direction, si leur tâche eût été de considérer les questions religieuses sous un angle éthico-social. Ma fréquentation dans les années 1910-1930 des milieux démocrates-chrétiens, avant tout préoccupés de l'influence que pouvait exercer le christianisme sur le monde politique, n'avait fait que donner plus de prix, à mes yeux, à la conception que Bloy avait du catholicisme et que, dans la préface d'Accords et dissonances, j'ai définie comme étant une « recherche de l'Absolu ».

Certes, je n'avais guère espéré que les membres des deux Comités seraient entièrement d'accord avec moi sur ce point. Cependant nous nous entendîmes rapidement sur le terme de « christianisme eschatologique » pour désigner la ligne générale des Cahiers : l'eschatologie est la science des « fins dernières », mais cette dénomination, si on la prenait dans un sens suffisamment large, n'excluait pas, semble-t-il, cette marche vers l'Absolu à travers le monde de la Révélation qui, en somme, n'a pas cessé d'être un sujet de méditation pour moi depuis la fin de mon adolescence.

Le manifeste qui fut publié dans le premier numéro, après avoir dit quelques mots de la crise que traversait le monde religieux et s'être demandé si les chrétiens n'avaient pas été les premiers à participer au « meurtre de Dieu », insistait assez longuement sur le caractère œcuménique que les Cahiers tiraient de leur origine, puis il déclarait : « Un Kierkegaard, un Dostoïevski, un Nietzsche

ont prospecté en l'homme des régions souterraines qui obligent aujourd'hui à se poser en termes nouveaux le problème éternel du christianisme : non pas qu'il ait à s'adapter à de nouvelles philosophies, mais il doit, selon le mot du Père de Montcheuil, " tenir compte des expériences spirituelles dont sont nées ses philosophies " », et ce manifeste ajoutait : « C'est pourquoi ces Cahiers demanderont l'enrichissement de ces nouvelles dimensions métaphysiques, même à des hommes séparés d'eux par la foi. »

Quatre ans plus tard, fut publié un autre manifeste qui, voulant préciser l'activité dont avaient fait preuve les Cahiers depuis leur origine, spécifiait qu'ils avaient cherché à unir « tous ceux qui dans la nuit glacée du monde moderne avaient soif d'Absolu », et il se terminait par ces mots : « L'intelligence, la dialectique et l'art ne sont que vanité tant que la volonté elle-même n'est pas transfigurée dans la souffrance par le feu dévorant de l'amour. »

Ma collaboration à ces Cahiers a été des plus fréquentes du fait que j'appartenais au Comité de direction, et surtout parce qu'après 1950 je suis resté seul à remplir ces fonctions. Mais j'ai dû renoncer à publier dans le présent recueil la totalité des articles et liminaires qui, signés de mon nom, se rencontrent fort nombreux dans les vingt-sept numéros de Dieu vivant. Non seulement cet ensemble aurait constitué un volume trop considérable, mais il m'a semblé en outre qu'avec le recul du temps beaucoup de ces textes avaient perdu une partie de l'intérêt qu'ils avaient présenté au moment même de leur publication. J'ai donc cru nécessaire de procéder à un choix motivé.

Si, par exemple, j'ai désiré qu'un compte rendu du Journal de cellule de Roland de Pury, que j'avais donné dans le numéro 3 de Dieu vivant, figure au début de ce livre sous le titre Le Mur du désespoir, c'est qu'en somme le désespoir métaphysique décrit par l'auteur est bien encore à la base de la société actuelle, quoique les conditions politiques ne soient plus les mêmes qu'au cours des années 1940-1945. Mais, en outre, comme ce même compte rendu, s'inspirant du livre de Roland de Pury, insiste à plusieurs reprises sur le monde prophétique de Léon Bloy, il constitue en somme une sorte de lien entre le présent recueil et celui qui l'a précédé, Accords

et dissonances, puisque les dernières pages de celui-ci contiennent précisément une étude consacrée à l'auteur du Désespéré et du Salut par les Juifs.

J'ajoute que c'est bien intentionnellement que dans les deux textes en question (celui d'Accords et dissonances et celui de La Foudre de Dieu) j'ai fait figurer les noms de Dostoïevski et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus auprès de celui de Léon Bloy. Si ces trois représentants du christianisme au XIX^e siècle ont pu interpréter le message des Évangiles suivant des perspectives assez différentes, on peut néanmoins considérer chacun d'eux comme un pionnier de ce que j'appellerai un « dépassement du christianisme ». J'entends par là un mouvement en profondeur qui aurait ses racines fortement ancrées dans le Nouveau Testament comme celui-ci a fortement pris appui sur l'Ancien. Il y a vingt siècles, la Bonne Nouvelle du Christ était devenue nécessaire parce que l'homme de la civilisation gréco-romaine, appelé à recevoir la révélation d'un Dieu unique, n'aurait pu se contenter, comme l'homme juif, des prophéties de l'Ancien Testament. Aujourd'hui, de nouveaux points d'interrogation surgissant sous les pas de l'homme des Temps modernes dont l'angoisse métaphysique croissante se dissimule mal sous les remous politiques et sociaux, il faut descendre dans l'Abîme encore plus profondément que ne le font les textes de la Bible.

Je viens de faire allusion à Thérèse de Lisieux. On s'étonnera peut-être de voir figurer dans cette préface une sainte dont le nom à lui seul a tôt fait d'évoquer les imageries de la rue Saint-Sulpice. Mais la révélation de ce qu'était réellement cette « petite » sainte et sa spiritualité m'a été donnée en 1949 par la lecture d'un livre de l'abbé Combes que celui-ci avait réédité peu de temps auparavant, Introduction à la spiritualité de Thérèse de l'Enfant Jésus, et surtout par la publication qu'il venait de faire du texte intégral et authentique de ses lettres. Sans doute plusieurs d'entre elles figuraient déjà dans l'Histoire d'une âme, mais, je m'en rendis compte alors, c'était avec d'assez graves retouches qui en défiguraient sérieusement le sens.

J'en donnerai immédiatement un exemple pris parmi beaucoup

d'autres : tandis que l'édition du Carmel faisait dire à la jeune religieuse que dans la vie future nous serions « désaltérés », le texte authentique s'exprimait d'une tout autre manière : au lieu du mot « désaltérés », Thérèse, de sa propre main, avait écrit celui de « déifiés ». Je fus alors frappé de voir que cette jeune carmélite, que les milieux catholiques considéraient — et considéraient encore — comme « l'aimable petite Thérèse », semblait préoccupée par une question qui, si elle a toujours laissé indifférents ces mêmes milieux, avait tourmenté jusqu'au suicide un personnage comme le Kirilov de Dostoïevski : la déification de l'homme.

En somme, avec Thérèse de Lisieux, on se trouve en présence d'un véritable « dédoublement ». Le parterre de jolies fleurettes qui, aux yeux des fidèles et même de ses propres sœurs, semblait symboliser sa spiritualité, dissimulait une tragédie encore plus tragique que celle du théâtre grec. Comme on le verra plus loin au cours du présent volume, Jésus était pour elle un mendiant, errant dans les ténèbres, dont elle cherchait à guider les pas. Et la nouvelle Antigone, dont la vie religieuse avait commencé à s'éveiller alors que, toute jeune, elle avait eu connaissance de trois assassinats commis par un certain Pranzini, ne prenait nullement la peine de s'arrêter, avec son compagnon, devant les « péchés mignons ». Au contraire, c'est le crime qui retenait son attention, comme l'indique une réflexion qu'elle a faite peu de temps avant de mourir en présence de l'une de ses sœurs, supérieure du Carmel de Lisieux :

Dites bien, ma mère, que si j'avais commis tous les crimes possibles, j'aurais toujours la même confiance, je sentirais que cette multitude d'offenses est comme une goutte d'eau dans un brasier ardent.

La lecture des « Lettres authentiques » de Thérèse éditées par l'abbé Combes m'a amené à publier dans Dieu vivant un article que l'on trouvera plus loin et auquel j'ai donné intentionnellement le titre de Crime et sainteté, en pensant à celui du roman de Dostoïevski : Crime et châtement.

Un mot maintenant du texte — de beaucoup le plus long — qui

donne son nom au présent volume : La Foudre de Dieu. Il traite de Verdi et de son œuvre, et si j'ai cru bon de m'étendre sur un pareil sujet dans une publication comme Dieu vivant, c'est que cet article, comme d'ailleurs un autre, beaucoup plus court, où il est question du Requiem du même musicien, s'efforce de montrer, en prenant comme exemple les compositions de Verdi, aussi bien celles qui étaient destinées au théâtre que les autres écrites pour être exécutées dans les églises, que les grands chefs-d'œuvre des Temps modernes, n'ayant guère de rapport avec la beauté apollinienne de l'art antique, nous ouvrent des perspectives tragiques sur l'homme à la poursuite du divin.

Quand, jeune adolescent, j'ai commencé à m'intéresser à l'art musical, les esprits tant soit peu avertis de l'époque ne parlaient que de Wagner, montrant un véritable mépris pour toutes les œuvres italiennes, d'ailleurs fort mal interprétées à l'Opéra de Paris, et si j'ai cru bon de les suivre alors, je n'en ai nul regret aujourd'hui. Quoiqu'en ces dernières années mon enthousiasme pour le musicien de Parsifal se soit singulièrement modéré, je continue à penser que son monde musical est d'une richesse qui n'a jamais été dépassée par aucun autre musicien du XIX^e siècle. Mais une représentation de La Forza del destino, donnée vers 1930 au Casino de Vichy par le San Carlo de Naples, m'a découvert, d'une manière bien inattendue, des horizons nouveaux concernant le compositeur de Rigoletto et de La Traviata. Aujourd'hui, après avoir assisté à d'excellentes interprétations de plusieurs de ses opéras, mais surtout après avoir étudié de près les partitions pour piano de ces mêmes opéras, je serais assez disposé à dire du musicien italien de Macbeth et d'Otello qu'il est le Shakespeare de l'art musical¹.

J'ai laissé entendre plus haut qu'un certain « dépassement du christianisme » était devenu nécessaire de nos jours; parmi les points que ce dépassement doit concerner, se trouve la notion d'un Dieu de Colère et de Vengeance, valable peut-être pour une

1. Dans *La Visite de l'Ange* (publiée en 1949 dans *Esprit*) j'avais appliqué cette comparaison à Mozart. Mais, réflexion faite, je pense qu'elle concerne beaucoup mieux Verdi.

« humanité » encore en enfance, mais difficilement admissible de nos jours. Les théologiens rangent avec juste raison la colère parmi les péchés capitaux, et l'expérience est là pour prouver qu'elle n'a jamais des conséquences très heureuses. Or, les mots d'ira et d'ultio — ou leur équivalent en langue vulgaire — reviennent fréquemment appliqués à Dieu dans les textes du missel et du bréviaire. Et la liturgie des morts en fait également usage. En particulier, cette liturgie étant celle d'une religion où l'Absolu s'identifie à l'Amour, devrait prophétiser le dernier jour qui précède le triomphe des élus comme le rayonnement d'une paix céleste transcendant toute espèce de jugement. Or, encore aujourd'hui l'Office des défunts évoque, au-dessus des dépouilles funèbres, ce jour comme étant le Dies Irae.

Comme on le verra dans l'article sur Verdi, celui-ci ayant été amené durant son enfance à invoquer la « Foudre de Dieu », a pu croire quelques années plus tard que sa prière avait été exaucée. Mais en avançant dans la vie, il a sans doute réalisé que l'idée d'un Dieu de colère était inacceptable, et dans mes deux articles de Dieu vivant j'ai essayé de montrer qu'une des sources de son inspiration musicale avait été la lutte menée dans les profondeurs secrètes de lui-même pour s'affranchir du Dieu antique de la Bible au profit du Dieu véritable de l'Amour.

J'ai cru bon de joindre aux articles de ce volume parus dans Dieu vivant avant 1956 un autre qui n'a vu le jour qu'au cours de l'été 1964 dans les Cahiers des saisons, mais qui, précisément, fait une allusion directe à la conférence de Bataille sur le Péché, publiée, je l'ai dit au début de cette préface, dans ces mêmes Cahiers de Dieu vivant. Il essaie d'évoquer un drame qui, en novembre 1938, a mis en présence les deux camps opposés que j'ai très rapidement esquissés dans la préface d'Accords et dissonances : pendant les quelques jours qu'a duré l'agonie d'une amie de Bataille, se tenaient des deux côtés du lit de la mourante, face à face, d'une part Georges Bataille lui-même, Michel Leiris et deux de leurs amis, de l'autre deux femmes farouchement catholiques venues assister aux derniers moments de celle qui, pour l'une et pour l'autre, était respectivement une fille et une sœur. « L'an-

goïsse est parfois créatrice », ce sont là les mots qui terminent le texte que j'avais intitulé : Georges Bataille en présence de la mort, et du fait que ce texte se présente comme étant le dernier du volume, ces mêmes mots servent en somme de conclusion au livre tout entier. Je ne pouvais en souhaiter une meilleure.

Il ne faudra pas s'étonner si on rencontre dans les articles de ce recueil, publiés comme ceux d'Accords et dissonances suivant un ordre chronologique, certaines contradictions. Ainsi il peut se faire que dans certaines pages je donne l'impression de croire encore à l'existence du diable, alors qu'à l'époque de Dieu vivant il m'était difficile d'avoir encore une pareille croyance. De même, lorsque dans l'article sur Bataille qui date, je le rappelle, de 1964, je dis que j'ai « abandonné le christianisme », il est certain que j'ai beaucoup trop simplifié le problème. Il est une erreur que l'on commet fréquemment lorsqu'on est à la poursuite de la Vérité, c'est de croire, à certains moments, que l'on a enfin trouvé la solution. La recherche de l'Absolu est comparable à l'ascension d'une montagne : pour progresser vers la cime, il est bien souvent nécessaire de faire des retours en arrière.

Il faut bien comprendre le sens du présent volume. De graves événements d'ordre social, économique, politique ont pu se passer dans le monde, et même plus particulièrement en France depuis l'année où les Cahiers Dieu vivant ont cessé de paraître, et ces événements, comme la Révolution de 89, semblent bien avoir eu un caractère de nécessité. Mais à vrai dire l'homme n'est pas un être uniquement économico-social; il y a dans ses profondeurs « quelque chose » de mystérieux qui est comme un appel à la déification. Et cela, Nietzsche l'a fort bien senti puisque, après avoir tué un dieu qui était celui de la morale, il n'a cessé d'être obsédé par l'idée du surhomme et du retour éternel. C'est en se plaçant dans une telle perspective que doivent être lus les articles réunis dans le présent volume.

Le mur du désespoir

Le *Journal de cellule* du pasteur Roland de Pury, qui rappelle irrésistiblement les *Souvenirs de la maison des morts*, est le compte rendu des tortures physiques et morales subies par l'auteur pendant huit mois d'emprisonnement. Il nous ouvre les portes de « l'abîme d'épouvante » et vient témoigner pour le *Dieu vivant* dans un monde abandonné à la terreur et à la décomposition.

« Avant tout, la grâce consiste à recevoir la souffrance pleine et entière avec toute son amertume de la main gauche de Dieu. » Cette main « gauche », ne serait-ce pas celle qui, dans le Livre de Job, livre l'homme à l'étreinte de Satan? Roland de Pury, en parlant de son expérience de prisonnier, nous dit en effet : « Le désespoir, c'est le démon en personne. » Ce désespoir n'a rien de romantique, ce n'est pas non plus celui des philosophes : il fait abstraction de toute dialectique et s'exprime sans aucun lyrisme. C'est un désespoir dans toute sa nudité, vu face à face, qui va droit au but.

« Le désespoir vous tient dans ses griffes, et cependant, en dépit de tout, c'est au fond même de ce désespoir qu'il faut embrasser l' " espérance vivante ". Le cœur du captif n'est plus que le champ de bataille de l'espoir et du désespoir » (p. 73). Lutte implacable et qui ne laisse pas à l'homme une minute de repos. « Voici le désespoir qui fond à nouveau sur moi avec une rage d'autant plus diabolique que je lui avais mieux échappé. Il faut se battre, se battre encore, et toujours, et tenir, tenir,

plutôt se faire pulvériser que d'abandonner un pouce de terrain au Démon » (dimanche 13 juillet). Et dans une fidélité d'analyse plus poignante encore : « L'Évangile ne m'atteint plus. Que la porte s'ouvre *d'abord!* Le reste n'est plus rien. Mais la porte est fermée et vous sépare de toute consolation possible. Rien ne passe plus par cette porte. On est seul à jamais derrière elle avec sa souffrance. On coule dans un gouffre sans fond. On a le poids de l'Océan sur sa poitrine. On descend, on descend, on descend toujours. Oh! Si l'on pouvait mourir et que cela soit fini! Mais il n'y a pas de mort. Il n'y a que " l'éternelle soif de l'impossible mort " (d'Aubigné), un feu qui ne s'éteint pas. — On descend, on continue à descendre... — Est-ce enfin ce lieu biblique, ce lieu des Psaumes, celui où Jésus a prié à Gethsémani, quand son âme était triste jusqu'à la mort, l'enfer où il est descendu? Oui, Jésus est là. C'est lui qui parle dans les Psaumes et qui prend ta prière dans sa bouche et ton fardeau sur ses épaules et la tristesse de ton cœur dans son cœur. C'est la compassion et la miséricorde de Dieu. C'est le seul secours décisif là où rien ne peut plus nous secourir. C'est la solitude anéantie. C'est la présence de Dieu. Emmanuel! Dieu avec nous jusqu'au fond de l'abîme. Dieu avec nous dans la vallée de l'ombre de la mort » (pp. 77-78).

La découverte de Dieu au fond même de l'enfer, voilà le secret qui rapproche Roland de Pury de Bloy. Aussi n'est-ce point un simple hasard si, parmi les rares citations faites au cours du livre, il en est trois de Léon Bloy. L'une d'elles est précédée de la remarque que « décidément Bloy a su ce que c'était que d'être malheureux ». Oui, en vérité, Bloy a connu le malheur : lui aussi, comme Roland de Pury, a fait la connaissance de ce malheur sans égal qu'est la « présence de Satan », et rencontré la Face de l'Éternel dans les ténèbres. « Consolation parfaite dans la désolation totale. » Ce paradoxe des profondeurs religieuses de l'âme, formulé dans le *Journal de cellule*, pourrait servir d'épigraphe au *Désespéré*.

Ce voyage à la recherche du Christ dans « la vallée de l'ombre de la mort » a développé chez l'un comme chez l'autre, le

sentiment d'une double impatience : impatience d'une délivrance immédiate sur le plan charnel, terrestre — il faut que la porte de la cellule s'ouvre *d'abord* — et en même temps désir violent de l'avènement eschatologique du Royaume, de la Fin des Temps. « Le Saint-Esprit ne peut nous consoler en nous faisant perdre le goût du Royaume, mais bien en l'avivant, ce qui, par là, avive la souffrance. La présence du Consolateur est donc bien la plénitude de l'espérance dans la plénitude de la souffrance » (p. 88). Cette phrase aurait pu être écrite par le « Mendiant Ingrat ».

Parmi les nombreuses réflexions que pourrait susciter le petit volume si substantiel de Roland de Pury, bornons-nous à remarquer que, pour lui, le temps du damné est symbolisé par l'immobilité, la *pétrification*; pour le peindre, l'idée de « caillou », de « pierre » se présente à son esprit. Ainsi « le désespoir descend tout vivant dans le séjour des morts où le temps qui passe ne mène à rien. Ou plutôt : c'est comme si le temps ne passait pas et que tout se pétrifiait dans une immobilité éternelle » (p. 19). Et encore : « Le temps du prisonnier est une matière dialectique, il est à la fois son espérance et son désespoir. Il faudrait peut-être dire que les moments où le désespoir paraît l'emporter d'une manière décisive sont ceux où l'on quitte le cours du temps des vivants, où l'on est laissé au fond du fleuve comme un caillou trop lourd pour être roulé vers l'embouchure. Oui, les moments les plus affreux sont ceux où l'on se sent couler hors du temps dans une éternité immobile et morte, où plus rien ne se passe, où le feu d'une souffrance absolue ne s'éteindra jamais...

« Le désespoir est simplement l'arrêt du temps » (p. 76). Certes, il n'est point étonnant que ces images de pétrification viennent se placer d'elles-mêmes sous la plume d'un homme qui vit entre les quatre murs de sa geôle. Mais il est remarquable que le « mur », servant à concrétiser la notion de damnation et de désespoir, se rencontre déjà chez divers auteurs de la fin du XIX^e siècle qui s'ignoraient certainement les uns les autres : chez Dostoïevski, le « mur » auquel l'homme souter-

nrf